

- A. Eglise de St Sauveur
- B. Le Gouvernement
- C. Les Juntas
- D. Les Casernes
- E. Magasin à Poudre

## PLAN DE LA VILLE DE CAYENNE

*Echelle de Soixante Toises*  
10 20 30 40 50 60

- F. Vieille Citerne Tome II.
- G. Magasin du Roy N<sup>o</sup> 42.
- H. Aqueduc
- J. Porte de Remure
- K. Porte du Port



## I

Deuxième trimestre 1751.

La pluie s'abattait, drue, insistante. Elle tombait depuis minuit sans discontinuer. Les nuages bas qui déversaient leurs réserves inépuisables en cataractes d'eau tièdes, accrochaient à la cime des arbres en bandes effilochées leurs panses avachies. Une brume grise, uniforme tenture mouvante, masquait l'horizon, vers la mer, où ciel et eau se confondaient.

Debout sous la galerie, le père Elphège Olsen observait le terrain alentour qui, lentement gorgé, se couvrait d'eau, le sol et les rigoles d'évacuation n'arrivaient plus à drainer cette abondance de liquide. Le bassin de la cour débordait son trop-plein.

Un bruit de pas se fit entendre derrière lui.

— Eh bien ! Vous voilà retenu ici père Olsen ?

— Oui monsieur de Chéricourt, répondit Olsen sans tourner la tête. Nous sommes cernés par les eaux. La route est submergée par la montée du marais. Saint-Aimé est allé se rendre compte tout à l'heure, elle est sous presque trois pieds d'eau bourbeuse. Impossible de passer. Il paraît qu'il n'a jamais vu ça, ce déluge.

M. de Chéricourt vint se placer à côté de la lourde silhouette du jésuite, face à la baie.

— Bah... Toutes les années sont des années exceptionnelles s'il faut en croire tout un chacun. J'ai déjà vu ce chemin sous autant d'eau. Je l'ai fait surélever à deux reprises par un apport de terre et de pierres bien damées. A chaque fois, tout a été emporté et le chemin est retombé à son ancien niveau. La nature avait choisi.

— En plus d'une année, je n'ai jamais été forcé de rester. Une fois ou deux fois seulement, je suis passé juste. Le cheval avait à peine les boulets dans l'eau et il n'y avait guère de courant. Le lendemain tout était rentré dans l'ordre.

— L'année dernière était une année plus sèche que de coutume. Cette saison des pluies s'annonce plus rude. S'il pleut

ainsi toute la journée nous serons immobilisés pour trois jours, le marais n'arrivera pas à se vider de son trop-plein, surtout avec les marées hautes.

— Nous subirons en silence. C'est la saison, qu'y faire ?

— En effet, il ne sert à rien de récriminer. Au lieu de me disperser en activités futiles à la ville, je profiterai de ce répit pour mettre mes comptes à jour et rédiger quelques lettres que le prochain bateau emportera.

— Il ne devrait plus tarder.

— En principe non. Une frégate de la marine, à moins que ce ne soit un sloop, je ne sais plus, l'a doublé trois semaines avant d'arriver. Tout allait bien à bord. Antoine Labadie, du comptoir, me l'a confirmé. Nous devrions donc le voir d'ici une dizaine de jours.

— Que ces vaisseaux marchands sont lents !

— Ils sont lourds. Sept ou huit cents tonneaux, parfois plus. Ils sont conçus pour le transport du fret et non pour la course.

— Un jour peut-être, nos architectes navals auront-ils une idée afin d'en affiner les lignes sans nuire à la capacité des cales ?

— Les architectes sont plus préoccupés par les souhaits de l'armée que par ceux des marchands et des armateurs. Plus de toile, plus de vitesse, plus de canons, encore plus de canons !

— Le roi les y encourage. Une grande marine de guerre est autant un symbole de puissance qu'un gage de sécurité. Comment se porte Mme de Chéricourt ?

— Mieux ce matin, je vous remercie. Votre tisane pour être fort amer n'en était que plus efficace sans doute. La fièvre est tombée, mais elle tousse encore beaucoup. Elle va garder le lit aujourd'hui, elle se nourrira de bouillon.

— L'humidité que nous apportent ces pluies en est la cause. Il ne faut pas qu'elle néglige les inhalations que je lui ai prescrites. Ces feuilles sont très efficaces pour décongestionner les voies respiratoires. Les expectorations devraient se réduire sensiblement si elle se conforme strictement à ma prescription.

— Je l'y encourage, croyez-moi ! Nos nuits sont infernales ! Mais que voulez-vous, se mucher la tête sous un linge pour res-

pirer les vapeurs brûlantes de votre bouillon ne l'enchanterait guère. J'aurais mieux fait de rester chez moi.

— Vous *êtes* chez vous.

— Allons ! Vous savez très bien ce que je veux dire. Je me sens plus à l'aise quand je suis dans mon habitation, au milieu des champs, sur ma petite colline, mes arbustes sous les yeux, bien alignés, bien taillés. Je ne demeure ici que quelques semaines dans l'année, vous vous en êtes aperçu.

— Il est vrai que je vis dans cette maison plus longtemps que son propriétaire.

— N'en soyez pas gêné, prévint de Chéricourt, vous me rendez service.

— Et vous me rendez service, c'est réciproque.

— Après les inestimables services que vous avez rendus à la colonie, c'est le moins que je puisse faire envers notre sauveur.

— N'exagérez pas mes mérites.

— Vous avez bien voulu me révéler certains dessous de cette regrettable affaire et je vous remercie de votre confiance, mais faire avorter un complot visant ni plus ni moins que la remise de la Guyane à l'Angleterre est loin d'être négligeable\*. Ne jouez pas les modestes. Trop vouloir minimiser vos mérites pourrait confiner à la vanité, méfiez-vous.

— J'accepte le reproche. Je pensais seulement que ces événements remontent maintenant à plus d'un an, quatorze mois exactement puisque nous approchons de Pâques, et qu'il était inutile de revenir dessus.

— Ces événements, comme vous dites, remontent à plus d'un an, mais combien de fois m'avez-vous vu depuis ? Trois fois ? L'esprit absorbé par d'autres tâches, je n'ai pas pris le temps d'y penser. D'ailleurs je ne pense pas à la ville, encore moins à la politique, lorsque je suis dans mes plantations.

M. de Chéricourt, qui jusque-là était resté debout, alla s'asseoir dans l'un des fauteuils de bois aux dossiers sculptés qui demeuraient en permanence sur la terrasse, près d'une table basse. Il était particulièrement agréable de s'y asseoir par beau temps, c'est-à-dire un temps sans pluie ou, au moins, quand la

---

\* Cf *Le palais des jésuites*, tome 1.

pluie n'y était pas chassée par de violentes rafales du nord-est comme cela arrivait parfois. Avant de poser son corps replet de Chéricourt essuya l'humidité qui poissait le siège avec un chiffon dont il s'était, en prévision, muni avant de sortir.

— Venez vous asseoir mon père. Passez ce chiffon avant. J'ai demandé du café, vous en boirez bien une tasse pour m'accompagner ?

— Avec plaisir, le mien est bien loin.

— Il est vrai que vous vous levez tôt et que moi j'ai traîné au lit. J'ai si mal dormi. Mathilde m'inquiète, je la vois de plus en plus souvent malade.

— Vous devriez passer en France ; quelques mois dans un climat plus clément lui feraient du bien. Rien de tel que le froid pour vous revigorer la santé en fouettant le sang.

— Qui s'occuperait de mes affaires ? Vous n'y pensez pas.

— Vous avez un bon régisseur, m'avez-vous dit ?

— Il est parfait, un jurassien dur à la tâche. Un homme en qui j'ai toute confiance, point trop dur envers les esclaves, juste ce qu'il faut, sachant se faire respecter, scrupuleux au possible, il en deviendrait même maniaque, un type honnête.

— Alors ? Qu'est-ce qui vous retient ?

— La gestion mon cher ! La gestion ! Il faut savoir compter et bien lire aussi ! Les courtiers ont vite fait de vous étriller si vous n'y prenez garde ! Tenez, Antoine Labadie, rien que lui, il a beau être un ami... eh bien... Il faut le tenir ferme celui-là. Le régisseur est incapable de s'y frotter.

— Si ce n'est que cela confiez-moi vos livres et je m'en charge.

— Vous êtes sérieux ? Je veux dire, dans votre proposition ?

— Évidemment, sinon je ne la ferais pas. Vous me connaissez. Je supervise déjà nos missions, un ou deux livres de plus et quelques lettres ne changeront pas grand-chose à l'affaire.

— C'est en effet une proposition fort tentante. Vous seriez du reste capable de m'obtenir de meilleurs prix que moi auprès de Labadie, il vous considère comme un homme redoutable. De mon côté, je pourrais discuter face à face avec mon agent de Bordeaux et aussi celui du Havre peut-être aussi celui de Marseille... J'aimerais bien plonger mon nez dans leurs livres.

Sans oublier la famille, bien entendu. Hm... Je vous promets d'y réfléchir sérieusement. J'en parlerai avec Mathilde dès que sa santé s'améliorera.

Saint-Aimé, un grand nègre, esclave promu au rang de majordome par l'efficacité de son service dans la maison, et de commandeur de la résidence, apportait un pot de café et deux tasses sur un plateau. Il déposa le service sur la table et s'éloigna.

Albin de Chéricourt servit le père avant d'emplir sa propre tasse. Ni l'un ni l'autre ne sucrèrent.

— J'y pense père Olsen, n'est-ce pas sur ce bateau que votre amie Catherine Loudéac nous revient ?

— Tout à fait, j'ignore cependant si elle a embarqué comme prévu.

— N'ayez pas d'inquiétude, si elle a décidé de revenir, elle s'est arrangée pour ne pas le manquer, ce bateau. Il avait pris le ton le plus rassurant possible.

— Je le pense aussi. Mais il faut savoir qu'elle a horreur de ces longs voyages maritimes.

— C'est compréhensible. Je reconnais que le voyage n'est pas des plus agréables. Le navire roule. Les sabords sont obturés pour parer les coups de mer, les écoutilles sont closes, l'air confiné ne circule pas dans les entreponts, il stagne et se charge d'exhalaisons malsaines. Ces navires puent comme mille diables après quinze jours au large, les hommes mal lavés puent la sueur rance, le bétail vif pue le suint, le purin, la bouse et le crottin fermenté. Les malades puent les vomissures et le bran dans lesquels ils baignent faute de force pour se lever et se vider les tripes, rendre et chier.

— Votre tableau est bien sombre monsieur de Chéricourt. Heureusement qu'elle voyage selon sa position avec les nobles et officiers, ceux-ci sont en principe de bonne tenue.

— Cela n'empêche nullement le mal de mer. Cela se voit que vous n'en souffrez pas. A croire que vous êtes venu ici tel un oiseau par la voie des airs pour ignorer la vie maritime. Vous y perdez toute volonté, souhaitant juste qu'on vous laisse mourir en paix. Les titres et les fonctions si hauts ou honorifiques qu'ils soient ne sont jamais garants de bonne santé et pour l'occasion, d'urbanité.

— Ce n'est pas cela qui la ferait reculer une fois sa décision arrêtée.

— Vous connaissez mieux que moi Mme Loudéac.

— Je vous rappelle que je n'attends pas Catherine Loudéac, mais Catherine Fresnoy.

— Veuve Loudéac néanmoins. Il est vrai que cette adjonction de «veuve» à son nom n'est pas très élégante, vous avez raison de vouloir l'omettre, nous nous en passerons, ce n'est pas ainsi qu'il faut présenter une si jolie personne. Que veut-elle faire ? En avez-vous une idée ? Avez-vous une activité à lui proposer ?

— J'hésite. Elle peut vivre sans travailler, la plantation s'est très bien vendue, la somme que détient maître Larroux est coquette. Il pourra lui verser une rente qui, sans être exceptionnelle, couvrira amplement ses besoins, elle n'est pas dépensière.

— Mais je crois comprendre qu'elle souhaite demeurer active.

— Parfaitement. J'ai dans l'idée de créer une espèce de suivi hygiénique des sauvages et accessoirement des esclaves. Elle pourrait certainement s'en charger.

— Les esclaves aussi ?

— Bien qu'ils soient considérés ainsi que des biens meubles ce sont des êtres humains qui réclament des soins.

— A l'instar d'une charrette qui demande de l'entretien pour rouler convenablement.

— La comparaison est osée mais point totalement fausse.

— Je vous aiderai dans la mesure de mes moyens. J'avoue ne pas perdre de vue l'aspect pécuniaire. Les négriers ne nous épargnent pas, les esclaves sont de plus en plus chers, mieux vaut les garder en bon état que de devoir les remplacer. Cela s'appelle gérer son capital.

— Je crois qu'un jour l'esclavage n'existera plus.

— Ni vous ni moi ne verrons ce jour. Toute une économie repose sur ce concept, quel roi serait assez fou pour changer un système qui fonctionne au mieux des intérêts de son royaume ? Nous en reparlerons encore dans un siècle, vous verrez, ou plutôt non, les générations suivantes le verront, car nous, nous

serons loin alors au-dessus de ces considérations basement matérielles. En attendant mon père, il nous faut vivre.

— Reconnaissez que le système est hypocrite. Il n'est autorisé que dans les colonies.

— Ce n'est pas de l'hypocrisie, mais du réalisme. L'introduire ouvertement en France serait ôter du travail à combien d'ouvriers, de journaliers ? Ce serait jeter sur les routes une foule d'oisifs sans ressources qui vite se transformeraient en malandrins pour survivre au détriment des honnêtes gens !

— Ces journaliers, nous en aurions ici aussi.

— Que nous devrions payer ? Cela mettrait le coût des marchandises que nous envoyons à un niveau tel que plus personne ne les achèterait à l'arrivée ! L'économie du royaume en serait ruinée. Non mon père, comme dit le *vulgum pecus* « ce n'est pas demain la veille » que vous verrez la réalisation d'une pareille folie.

— L'avenir le dira.

— Laissons donc l'avenir le dire. Nous ne sommes pas prophètes. Nous, mon père, nous vivons dans le présent et ce n'est pas si facile. Il ponctuait ses paroles en frappant la table du plat de la main.

Tout en parlant de Chéricourt avait bu la moitié de sa tasse.

— Il faut que je reprenne cette cuisinière. Elle fait trop griller son café, les grains noircissent excessivement et cela donne un excès d'amertume préjudiciable au goût.

— Il est vrai que je ne lui ai, quant à moi, jamais fait aucune remarque, elle a toujours pratiqué à son idée, répondit Olsen.

— Il faut de temps en temps donner un coup de barre pour garder le cap, souvenez-vous-en. Vous verrez que bientôt elle nous fera du café avec des grains de charbon en gardant parfaite bonne conscience, persuadée de bien faire.

Il soupira en se calant contre le dossier de son siège.

— Voilà qui réveille un homme ! Bénis soient les Arabes qui nous ont appris les vertus réveillantes de ce breuvage ! Je me demande comment faisaient nos ancêtres... Parlez-moi de votre construction père Olsen ! Le couvent ? Je n'ai pas encore pu voir où vous en étiez.